



## ENFANTS TROUVÉS

Ci-contre : le portique de l'hôpital des Innocents, commandé par la guilde de la soie en 1419 à Brunelleschi. A la jonction des arcades, furent ajoutés, en 1487, des *tondi* en terre cuite émaillée façonnés par Andrea Della Robbia et ornés de *putti* emmaillotés qui rappellent la vocation du lieu (page de gauche). En bas : jeunes étudiantes infirmières dans le jardin de l'hôpital en 1899.

# Place des Innocents

Chef-d'œuvre du jeune Brunelleschi, dont le portique étend ses arcades élégantes, l'hôpital des Innocents conserve la mémoire émouvante de l'enfance à la Renaissance. Il vient de bénéficier d'une splendide restauration. PAR LAURENCE AVENTIN

Maddalena et Piero étaient tout simplement désespérés. Ils n'avaient pas assez d'argent pour se nourrir, aussi quand Lucia Caterina était venue au monde, ce fut une catastrophe. Que faire de ce nouveau-né ? L'abandonner dans une ruelle d'un coin perdu de la ville ou le jeter dans l'Arno, le laisser glisser dans ses remous boueux, par ces temps de pluie où personne n'aurait rien vu ? On était l'année 1446.

Un an plus tôt, un peu à l'écart au nord de la ville vers la route de Fiesole, presque à la campagne, un hôpital avait ouvert ses portes, pour recueillir les enfants pauvres ou illégitimes. On l'avait baptisé « hôpital des Innocents ». Mieux valait la « roue » d'abandon que les eaux grises de l'Arno. Sans se faire reconnaître, Piero s'était avancé, comme tant d'autres, sous la belle *loggia* de l'*ospedale*, il avait déposé la petite Lucia Caterina sur un petit pilier en forme de bénitier. Plus tard, pour éviter que l'on ne dépose des enfants trop grands, on ménagea sur le côté gauche du portique une petite fenêtre grillagée par l'ouverture de laquelle on devait faire passer le nouveau-né. De l'autre côté du mur, deux grandes statues en terre cuite polychrome

représentant Marie et Joseph attendaient l'enfant abandonné « *comme si c'était leur* ». Chaque nouveau-né devait ainsi incarner symboliquement l'Enfant Jésus. Une nouvelle vie commençait pour ce *nocentino*. Sa mère nourricière perdue, la Madone devenait sa mère protectrice. Sur un étendard de procession de l'hôpital, la Madone de la Miséricorde écarte son large manteau pour accueillir les *nocentini* de tous âges. Les plus grands portent la tunique noire brodée avec l'emblème de l'hôpital, un *putto* langé.

Au moment où Piero déposait là sa fille, dans le quartier de Santi Apostoli, la maison du teneur Maso était plongée dans le silence ; il y régnait l'infinie tristesse qu'apporte la perte des êtres chers. Sa tendre épouse et sa petite Maria s'en étaient allées rejoindre le Seigneur. Il se passerait bien du temps avant qu'il ne se convainque d'aller chercher à l'hôpital des Innocents une petite fille de huit ans, prénommée Lucia Caterina. Il avait marché une bonne demi-heure pour rejoindre l'hôpital, construit par l'Arte della Seta, la guilde de la soie, sur les anciennes terres de Rinaldo degli Albizzi.

Le nouvel hôpital avait été institué pour sauver la vie des nouveau-nés, mais il lui fallait

aussi affronter le problème du placement de ces enfants quand ils grandissaient et qu'ils n'avaient pas été récupérés par leurs parents. On essayait d'encourager les couples sans enfant ou les personnes seules comme Maso de prendre à leur service un enfant et de s'en occuper « *comme s'il était leur* ». Ainsi Lucia Caterina, la jeune fille sauvée des eaux de l'Arno, que Maso avait élevée comme sa fille se maria-t-elle avec Martino di Piero, pourvue par son père adoptif d'une dot de quarante florins puis encore soixante-douze kilos de lin, cinq chemises, deux coiffes et une robe bleue.











## MÈRE PROTECTRICE

A droite : *Madone des Innocents*, école florentine, milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Cette peinture était utilisée comme étendard de procession. Figurée devant la loggia de Brunelleschi où les *tondi* de Della Robbia n'existent pas encore, la Vierge de Miséricorde accueille à l'abri de son manteau les *nocentini* de tous âges. Ceux du deuxième rang posent dans un geste protecteur leurs mains sur les épaules des plus jeunes. Sur la tunique noire des plus grands est brodé un *putto* langé, emblème de l'hôpital. A gauche : la splendide collection de tableaux de l'institution est aujourd'hui exposée dans les combles.



Si dans plusieurs villes d'Italie ce genre d'institut existait depuis le VIII<sup>e</sup> siècle, il manquait à Florence. C'est à la générosité d'un premier mécène, suivi de beaucoup d'autres, qu'il dut son existence. Ne pouvant avoir d'enfant avec son épouse, le riche marchand Francesco di Marco Datini se tourna vers une autre femme ; son épouse éleva avec amour l'enfant né de lui « *comme si c'était le leur* ». Datini, dont la vie nous est connue par les documents conservés, légua par testament, en 1410, à sa ville natale de Prato, une grande part de sa fortune pour fonder une association d'assistance sociale (le Ceppo Nuovo) et à Florence, mille florins pour construire un orphelinat. Ce sera l'hôpital des Innocents, en mémoire des saints Innocents de l'Évangile.

Le geste inaugural de Datini fut soutenu à Florence par une classe politique émergente convaincue de la nécessité d'offrir à la population une assistance sociale capable de prendre en charge les plus pauvres et les plus démunis. Dans son traité *Laudatio florentinae urbis*, l'humaniste Leonardo Bruni avait reconnu à l'État la responsabilité du bien-être de la communauté. En 1421, il harangua le Conseil du peuple de la ville pour qu'il soutienne le projet d'orphelinat, dont le coût dépassait largement la donation de Datini et les trente mille florins déjà investis par l'Arte

della Seta, qui depuis 1294 avait la charge publique des enfants abandonnés.

Commencée en 1419, la construction de l'hôpital fut l'œuvre d'un jeune architecte inscrit à l'Arte della Seta et encore peu connu, Filippo Brunelleschi. Il créa un édifice déjà profondément novateur : son portique est l'un des premiers exemples de construction géométrique de l'espace. Il est basé sur le thème de l'arc en plein cintre reposant sur une colonne, et où à chaque arc correspond un module carré (presque un cube) voûté qui se répète neuf fois, apportant à l'ensemble une régularité austère. Un nouvel ordre urbanistique rationnel voyait le jour, et comme le note l'historien Klaus Zimmermanns, « *la colonne devenait le symbole architectural de l'homme* » : on n'avait pas vu cela depuis l'époque antique. Devenus l'emblème de ce lieu d'accueil et d'éducation, les *tondi* ornés de *putti* emmaillotés, qui semblent tendre les bras vers les passants, au-dessus des arcades grises et blanches du portique de la place des Innocents, ne furent façonnés par Andrea Della Robbia que plus tard, en 1487.

Dans la splendide collection de tableaux constituée par des donations et les œuvres provenant de l'église de l'hôpital, et exposée aujourd'hui dans les combles, de très belles Madones présentent leur enfant, celle du jeune Botticelli encore un peu rigide, ou celle

sublime de Luca Della Robbia ; cet embrassement de la mère et de son enfant suppose toutefois une bienheureuse unité qui n'était pas toujours de mise, à une époque où les femmes pauvres abandonnaient souvent leurs enfants aux hospices et où les femmes riches abandonnaient les leurs à des nourrices. Déposée aux Innocents le 23 mars 1446 par ses infortunés parents, la petite Lucia Caterina fut ainsi prêtée à une famille aisée pour aider la nourrice à conserver son lait, avant de revenir à l'hôpital le 9 mai.

Dans l'hypothétique espoir de pouvoir venir reprendre le nouveau-né qu'on abandonnait, on enfouissait souvent dans ses langes une lettre avec son nom griffonné, et on accrochait au cou la moitié d'une médaille ou d'un sou pour le reconnaître plus tard. Dans les archives de l'émouvant et splendide musée qui vient d'être aménagé dans les anciennes caves voûtées de l'hôpital, une centaine de boîtes, présentées sous forme de tiroir au nom de l'enfant abandonné, conservent le bijou cassé en signe de reconnaissance (sur les cent mille objets de souvenir déposés avec les enfants). Des bornes interactives donnent ailleurs accès aux documents qui permettent de retracer le destin chaotique des pensionnaires. En 1640, quand Giovanni vint rechercher sa fille Agata, vingt ans s'étaient écoulés depuis l'abandon ; il promit de la traiter



comme ses autres filles. Revenus à l'hôpital après avoir été sevrés par des nourrices à la campagne, les garçons entre cinq et six ans apprennent à lire et écrire et, à partir de treize ans, ils étaient placés dans les ateliers d'artisan ou au travail des champs. Les filles, qui n'étaient pas toutes alphabétisées, étaient envoyées le plus souvent comme domestiques dans de bonnes familles pour essayer de se constituer une dot.

Gouverné par des prieurs de grande envergure nommés par l'Arte della Seta, l'hôpital a soutenu à travers les siècles une réflexion renouvelée sur l'éducation. La personnalité de don Vincenzo Borghini, abbé bénédictin qui fut prieur entre 1552 et 1580, est la plus saillante d'entre toutes ; l'hôpital s'ouvrit avec lui à la vie culturelle, accueillant en son sein l'Académie des arts du dessin. Il élaborait ainsi un nouveau projet éducatif et fit dispenser aux garçons une formation en musique, peinture et sculpture, en plus de la grammaire et de l'arithmétique.

C'est au prieur Francesco Tesori que l'on doit la commande d'une œuvre exceptionnelle pour le maître-autel de l'église, l'*Adoration des Mages* peinte par Domenico Ghirlandaio en 1488-1489, dont la récente restauration a redonné toute leur splendeur aux détails des vêtements soyeux des Mages et du paysage d'inspiration flamande. Aux



© M.D.J. © GEORGÉ TATGE/ISTITUTO DEGLI INNOCENTI.

pieds de la Madone et à côté des Mages, saint Jean-Baptiste, patron de Florence, et saint Jean, patron de l'Arte della Seta, présentent chacun à la Vierge l'un de ces petits Innocents, qui portent, sous leur auréole, les stigmates du sanglant massacre du roi Hérode. Une affirmation solennelle de la prise en charge de cet hôpital par Florence et par l'une de ses plus riches corporations.

L'hôpital des Innocents ferma ses portes en 1875. Le babillage des garçons ou des filles, le bruissement des robes des nourrices, les cris et les pleurs des nouveau-nés, les murmures et les rires en cascade des plus grands n'emplissent plus les cours et les cortiles du

bâtiment historique. Mais dans ses dépendances, il abrite encore trois maternelles, et des maisons familiales pour des enfants de moins de six ans, et pour des mères en situation difficile. Le lieu est devenu un centre de recherche dédiée à l'enfance (siège de l'Unicef IRC, *Innocenti Research Centre*), une bibliothèque spécialisée sur le droit des mineurs et un beau musée interdisciplinaire au croisement de l'art, de l'histoire et des sciences sociales. En six cents ans, près de trois cent mille enfants furent accueillis dans ces murs qui leur donnèrent, malgré la rudesse des temps, les maladies, l'abandon, une seconde chance dans l'existence.



**DIVIN ENFANT** En haut : *Adoration des Mages*, par Domenico Ghirlandaio, 1488-1489. Au premier plan, saint Jean-Baptiste et saint Jean, agenouillés, présentent à la Vierge deux des Innocents tués sur l'ordre du roi Hérode. Ci-contre : la cour des Femmes. La loggia au premier étage servait de promenoir aux fillettes.